Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte

Band: 18 (1968)

Heft: 2

Buchbesprechung: The Travel Diaries of Thomas Robert Mathus [ed. by Patricia James]

Autor: Candaux, J.-D.

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 05.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

principal intérêt du présent livre de M. Poniatowski (outre le fait d'avoir pour auteur un ancien attaché financier à l'ambassade de France à Washington) est de donner, dans leur texte original cette fois-ci, mais en reproduisant l'annotation des précédents éditeurs, les plus importants des documents retrouvés au château de Sagan, et notamment le mémoire de Talleyrand à Th. Cazenove sur les spéculations de terrains en Amérique, du 23 juin 1794 (p. 199—231), la lettre de Cazenove à ses commanditaires d'Amsterdam accompagnant ledit mémoire (p. 232—239), le rapport adressé par Talleyrand à Cazenove au retour de sa tournée dans le Maine, en date du 24 septembre 1794 (p. 106—129), son projet de «banque asiatique», rédigé probablement en 1795, ainsi qu'un mémoire, antérieur de quatre ans, sur le même objet (p. 360—371 et 192—196).

Pour le surplus, M. Poniatowski a puisé dans la correspondance de Mme de Staël, dans les mémoires de Moreau de Saint-Méry, dans le journal de Mme de Gouvernet, ailleurs encore, de quoi étoffer son récit du séjour de Talleyrand à Philadelphie, Albany et New York. On pourrait reprocher à l'auteur l'inexactitude de ses références[3], le choix contestable de ses illustrations[4], quelques négligences de style. Mais ce serait traiter avec trop de sévérité un ouvrage qui, dépourvu d'index et publié dans une collection faite pour le grand public, n'a manifestement pas de prétentions scientifiques. Ce serait une autre injustice que de ne pas souligner les mérites du «prologue» de ce livre, où Mme Jacqueline de Chimay retrace avec esprit l'existence de Talleyrand «avant l'exil» de 1794.

Genève *J.-D. Candaux*

The Travel Diaries of Thomas Robert Malthus, edited by PATRICIA JAMES. Cambridge, University Press, for the Royal Economic Society, 1966. In-8°, xvi + 316 p., 13 pl. et 1 tabl. h.-t.

Aveugle et plus que nonagénaire, G. F. McCleary, auteur d'un grand ouvrage sur la pensée de Malthus, avait fait en 1960 le voyage de l'île de Wight dans l'espoir de découvrir chez M. Robert Malthus, arrière-petit-neveu du célèbre économiste, des papiers de famille et des documents inédits. Cette expédition ne resta point infructueuse, ainsi qu'on en peut juger par le présent volume où, à défaut du Dr McCleary, aujourd'hui décédé, son assis-

[3] Ainsi l'article de PAUL D. EVANS, «Deux émigrés en Amérique, Talleyrand et Beaumez», *La Révolution française*, t. LXXIX (1926), p. 51—61, est attribué par M. Poniatowski (p. 248) à un certain «A. Aubard» (coquille pour Aulard?) et le périodique où il a paru est cité par son seul sous-titre de *Revue d'histoire moderne et contemporaine*. Les lettres de Talleyrand à Lord Lansdowne, dont la source n'est pas précisée, sont transcrites apparemment de la grande publication de G. PALLAIN, *Correspondance diplomatique de Talleyrand: la mission de Talleyrand à Londres en 1792* (Paris, 1889), mais avec combien d'erreurs!

[4] Au lieu des portraits mille fois reproduits de Danton, de Chénier et de Mme de Staël, pourquoi n'avoir pas donné une simple carte du Maine, qui eût permis au lecteur de suivre sans effort l'itinéraire de Talleyrand?

tante Mrs James vient de publier, avec une copieuse introduction biographique, le résultat des trouvailles successives faites chez le dernier des Malthus d'Angleterre.

A côté des brèves notes d'un voyage sur le continent (de Calais à Mayence, par la Belgique et les Pays-Bas, en juin-juillet 1825) et d'une excursion en Ecosse (juin-juillet 1826), on y trouve essentiellement le journal rédigé par Malthus pendant la première partie de son tour en Scandinavie de 1799. Ecarté du reste de l'Europe par la guerre et d'ailleurs heureux de visiter des pays que les «literary men» parcouraient rarement, Malthus (qui avait alors 33 ans) entreprit ce voyage en compagnie de deux de ses anciens condisciples du Jesus College de Cambridge, Edward Daniel Clarke et William Otter. Après avoir visité le Danemark, la Norvège, la Suède et Saint-Pétersbourg, Malthus rentra en Angleterre, tandis que Clarke poursuivait son voyage à travers la Russie et le Proche-Orient en compagnie de son jeune et riche pupille John Marten Cripps. On savait que Malthus avait tenu durant toute sa route un journal, qu'il avait même prêté à Clarke, lorsque celui-ci, dix ou douze ans plus tard, se mit en devoir d'écrire un récit de ses pérégrinations en Scandinavie (qui parut, en 1818, dans le tome V de ses *Travels*). Malheureusement, les notes prises par Malthus en Suède et en Russie ne se sont pas retrouvées: les quatre carnets récemment découverts commencent à l'arrivée sur le continent (25 mai 1799) et s'achèvent au passage de la frontière suédoise (3 août). Après un bref séjour à Hambourg, Malthus et ses amis avaient gagné le Danemark par Lubeck. Ils traversèrent assez rapidement ce pays, franchirent les détroits à Elseneur, suivirent la côte du Kattegat en direction de Christiania (Oslo), où ils s'arrêtèrent quatre jours. De là, ils poussèrent par l'intérieur jusqu'à Trondheim, y demeurèrent plus d'une semaine, puis revinrent vers la Suède à travers le Hedmark.

C'est donc un témoignage sur la Norvège que ce journal de 1799 fournit avant tout. Témoignage de première main d'ailleurs, et dont l'originalité n'est point affaiblie par les références, presque obligées, aux ouvrages classiques de l'évêque Erich Pontoppidan et de William Coxe. Si Malthus voyage encore en homme du XVIIIe siècle, s'intéressant plus aux curiosités scientifiques et aux agréments de la société qu'aux splendeurs de la nature sauvage, son récit a le rare mérite d'apporter d'assez nombreuses indications sur les prix, sur les conditions de travail, sur la propriété du sol, sur l'économie en général. Ainsi, en même temps qu'un document précieux sur un pays moins connu que d'autres, ce journal est-il de nature à éclairer la genèse des idées de Malthus en montrant comment, chez lui, la réflexion du théoricien se nourrissait des expériences de l'observateur.

Le journal, dont l'écriture est remarquablement régulière, a été reproduit par Mrs James dans son orthographe originale, la ponctuation étant rectifiée là seulement où la clarté l'exigeait. L'annotation, contenue dans d'étroites limites, se réfère exclusivement à des ouvrages anglais et il est à présumer que les érudits norvégiens eussent trouvé matière à la développer considérable-

ment. Le texte de chacun des journaux publiés dans ce volume est accompagné d'une carte qui montre l'itinéraire parcouru. Un index détaillé, une généalogie de la famille Malthus et une intéressante illustration complètent l'ouvrage, que Lord Robbin a préfacé au nom de la Royal Economic Society.

Genève *J.-D. Candaux*

GUY THUILLIER, *Aspects de l'économie nivernaise au XIXe siècle.* Paris, Armand Colin, 1966. 553 p. Ecole pratique des Hautes Etudes, VIe section, Centre d'études économiques, N°. 60.

Découverte d'un pays traditionaliste qui affronte la révolution industrielle et s'y égare, tel pourrait être le titre de cet ouvrage d'histoire locale. Ce n'est pas d'un département ou d'une région naturelle dont il s'agit ici, mais plutôt de terroirs et d'entreprises (principalement métallurgiques ou minières). C'est cela qui dispense l'auteur de présenter géographiquement un Nivernais qui jusqu'au bout reste étrangement irréel dans ses cadres généraux pour un lecteur qui ne connaît pas le pays. Au début seulement, plusieurs chapitres fort bien venus décrivent certains aspects intéressants, mais partiels, de son économie traditionnelle dans la première moitié du XIXe siècle en gros (encore que le cadre chronologique varie au cours des chapitres et des sujets traités); c'est par exemple les progrès du bétail d'embouche avec le déséquilibre que cela implique pour l'élevage usuel dont les intérêts et les besoins en capitaux étaient opposés. C'est aussi les problèmes de la vigne et de la forêt, la première conservant un mode d'exploitation désuet et un régime où le petit propriétaire exploitant tire plus de son fonds que le grand; la deuxième qui est bouleversée par l'abandon de la clientèle des forges, des Parisiens, l'essor du pacage, etc. La difficulté à abandonner les routines se manifeste aussi dans la faïencerie ou la banque, cependant que sévissent la concurrence des entreprises de la capitale, la pénurie monétaire propre à une contrée où l'on thésaurise, où «de petits banquiers et notables locaux... sans moyens financiers, sans goût d'entreprise, témoignent bien de l'incapacité de cette «médiocratie» — au sens balzacien du terme — à créer, à innover, à développer une fabrique, se contentant des routines établies, de débouchés limités, de bénéfices minimes, ne cherchant nullement à s'adapter aux conditions nouvelles du marché. Cette incapacité, cette inadaptation psychologique nous expliquent en partie la lenteur et les difficultés de la diffusion des techniques et de l'esprit d'entreprise tout au long du XIXe siècle» (p. 189). L'état des populations en donne le reflet, avec son alimentation, elle aussi traditionnelle (l'auteur parle même de sous-alimentation) fondée sur le pain, où la fin du siècle seule apportera quelque amélioration. Ces conclusions sont prudentes, car G. Thuillier use de sources insuffisantes avec précaution (il aurait pu utiliser les statistiques des conseils de revision qui offrent bien des renseignements intéressants). L'hygiène déficiente, elle aussi routinière, contribue à faire du paysan ou du citadin des citoyens débiles, souvent malades, à faible